

Absolu

* Au sens strict, l'adjectif « absolu » désigne ce qui est indépendant, pour sa définition comme pour son existence, de tout repère et de tout paramètre. Construit sur le latin *absolutus* – détaché, délié –, le terme indique l'absence totale de relations. Il pose donc pour l'exercice de la définition un problème spécifique. Depuis qu'il y a philosophie, définir un mot consiste à indiquer sa différence spécifique, c'est-à-dire la place singulière du terme au sein d'un tissu relationnel, sa position par rapport à d'autres mots qui permettent, par contraste ou par opposition, d'en approcher le sens. « Absolu » ne pourrait s'entendre que comme absence de rapport, et partant, absence de contenu identifiable. Cette difficulté n'a pas échappé aux penseurs qui ont voulu utiliser ce terme, tout de même fort utile. Le sens premier a donc progressivement été complété et enrichi par une série de rapprochements. « Absolu » qualifie alors ce qui ne comporte aucune limite, ni ne dépend d'aucune chose : est absolu l'être qui n'est défini que par lui-même et qui trouve en soi-même les principes de son essence et les raisons de son existence. Deux entités peuvent en ce sens précis être qualifiées d'absolues : la chose en soi, c'est-à-dire l'objet de connaissance tel qu'il est indépendamment des moyens par lequel un sujet peut l'appréhender ; plus encore l'être existant pour soi au-delà de toute détermination phénoménale, c'est-à-dire Dieu. Le rapprochement avec une réflexion d'ordre plus métaphysique et religieuse conduit à donner à ce qui paraissait échapper à la définition un contenu ontologique et à utiliser l'adjectif sous sa forme substantivée. L'absolu est le parfait, le fondement ultime du réel et la cause première du monde ; il comporte également une connotation morale, identifié alors au plus haut bien. L'adjectif, on le verra, retrouve une partie de son sens originare quand il est utilisé en opposition à « relatif ».

** Le terme trouve une utilisation particulièrement significative dans la définition que Spinoza propose de la divinité. Le premier livre de l'*Éthique* développe en effet l'idée d'un Dieu absolument infini, c'est-à-dire infini dans une infinité de dimensions (Spinoza parle d'attributs). L'adjectif implique donc, comme son sens premier l'exige, l'absence de relation avec une réalité extérieure, rien n'étant extérieur au Dieu de Spinoza. Sous sa forme adjectivale, le terme qualifie chez Kant la

validité des concepts de l'entendement (*Critique de la raison pure*) et celle de la loi morale, qui commande absolument et sans égard pour les déterminations sensibles et relatives des personnes agissantes (*Critique de la raison pratique, Fondements de la métaphysique des mœurs*). À noter que l'absolu, qui échappe par définition aux conditions de possibilité de la connaissance, peut seulement être pensé, jamais connu. Il est ici synonyme de transcendance. La *Dialectique transcendantale* de la première *Critique* le définit ainsi comme le fondement suprasensible de la totalité des phénomènes, et non justement comme l'un de ceux-ci, ce qui en permettrait la connaissance. L'idéalisme allemand (Fichte, Schelling, Hegel) fait un usage massif et systématique de l'absolu. Pour Fichte, le Moi absolu est le principe de toute activité, de toute connaissance et de toute réalité. Il est absolu précisément au sens où il se pose lui-même originairement, en posant ensuite, à l'intérieur de lui-même, ce qu'il n'est pas, le non-Moi (*Doctrine de la science*). Ce qui en principe qualifie Dieu seul devient propre au sujet humain, par quoi l'idéalisme kantien est à la fois accompli et dépassé. Schelling rétorque que le Moi ne peut se poser que dans sa relation à la totalité naturelle. L'absolu ne peut donc résider que dans le rapport réciproque du monde subjectif des idées au monde objectif des objets réels (*Le système de l'idéalisme transcendantal*). Hegel enfin fait de l'esprit absolu le même ultime de détermination de l'idée. L'absolu est la conscience parvenue au terme de son chemin, la substance devenue sujet, la synthèse accomplie de la totalité de ses médiations. Le savoir absolu, aboutissement de la *Phénoménologie de l'esprit*, comprend trois moments : l'idéal esthétique, la vérité religieuse et la connaissance philosophique. Seule cette dernière touche véritablement à l'absolu. Le terme n'est plus saisissable d'un coup, comme il l'était chez Schelling. Il n'est plus non plus absence de relations, mais reprise intérieure de la totalité des relations qui lui donnent son contenu ontologique. Critiqué par l'ensemble de la pensée post-hégélienne, l'absolu retrouve dans la philosophie contemporaine une certaine vigueur, mais sur un plan éthique. Levinas considère ainsi que mon rapport d'obligation à l'égard d'autrui est absolu, au sens où aucune limite ni réciprocité ne peut en atténuer la charge (*Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*).

Relatif

* L'adjectif relatif désigne en un premier sens ce qui concerne la relation entre plusieurs éléments pensés indépendamment de cette relation. On parle ainsi de la position relative d'une chose. Mais, au-delà de cette première approche dont le contenu philosophique est assez restreint, le terme s'applique à ce qui ne peut ni être ni être pensé sans être mis en relation avec un autre objet, duquel il dépend. Ce qui est relatif peut l'être eu égard à l'absolu (l'existence humaine est relative à la cause première, Dieu) ou au genre dont il dépend (la valeur relative d'un objet). La position d'une réalité relative n'implique donc pas nécessairement celle d'un absolu, elle peut simplement supposer celle d'autres réalités également relatives.

** Aristote consacre au terme un passage important de sa *Métaphysique* (V, 15). « Relatif » se dit de ce dont l'essence peut seulement être défini par rapport à une autre chose : le double est relatif à la moitié, l'excès au défaut, le sensible à la sensation. Le sens aristotélicien, comme il arrive souvent, traverse sans changement notable la philosophie médiévale et classique. Le terme acquiert une charge polémique quand il prend part à une conception générale du monde, qui fait de la relativité l'essence même des choses. Ce mouvement, que l'on peut appeler le relativisme, affirme que l'existence des choses découle toujours d'une autre réalité. Le relativisme peut ainsi être ontologique, comme chez Berkeley, qui fait dépendre les objets du monde d'un esprit percevant (*Trois dialogues entre Hylas et Philonous*); éthique quand toute valeur est ramenée à ses conditions historiques, matérielles ou culturelles d'élaboration (Nietzsche, Marx, Freud); épistémologique quand la croyance en une validité absolue des vérités scientifiques est remplacée par l'efficacité relative des différents paradigmes (Kuhn).

Absolu/Relatif

L'opposition entre l'absolu et le relatif a une valeur analytique évidente. Elle permet de distinguer différents niveaux d'existence, de poser des définitions dans l'ordre qui convient, de construire une hiérarchie de la réalité. Mais les deux termes souffrent de leur confusion terminologique initiale. L'absolu, en dehors de son utilisation mathématique, ne peut être utilisé légitimement que dans une conception métaphysico-religieuse du monde, ce qui lui permet d'acquérir, en son rapport à la perfection ontologique, un contenu véritable. Le relatif, à son tour, tend à se diluer dans une vision molle et déstructurée du réel, qui sous le masque d'un certain désarroi – « tout est relatif » – cache une vraie paresse conceptuelle. Que ce soit dans le domaine scientifique ou dans le domaine moral, la réflexion doit renoncer à se situer exclusivement à l'un ou l'autre pôle de l'opposition. Ainsi de l'évolution des sciences : renoncer à l'idée d'une vérité absolue, qui ne souffrirait aucune remise en cause ultérieure, ne signifie pas renoncer à la vérité, ou à la science. Une théorie physique peut par exemple constituer à un moment précis de l'histoire la meilleure représentation explicative du réel, sans revendiquer l'absolu, ni renoncer à affirmer sa supériorité par rapport à d'autres modèles existants. De même dans la réflexion éthique : les problèmes moraux, notamment dans le domaine de la biologie et de la médecine, sont trop complexes pour être tranchés par le recours à une valeur absolue. Mais renoncer à une telle radicalité éthique ne signifie nullement renoncer à chercher la solution la plus satisfaisante, ou la moins douloureuse humainement. Dans tous les cas, l'abandon de l'absolu comme pleine réalité, objet de connaissance ou de croyance, ne conduit pas à une version appauvrie du relativisme. L'absolu peut demeurer à l'horizon, comme objectif de vérité ou comme exigence éthique ultime ; mais la finitude de notre humaine condition nous contraint de vivre et de penser dans la relativité.

Aristote, *Métaphysique*, Paris, Vrin, 1991
P. Feyerabend, *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, Paris, Seuil, 1979
J.G. Fichte, *Œuvres choisies de philosophie première*, Paris, Vrin, 1972
G.W.F. Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, Paris, Aubier, 1991
E. Kant, *Critique de la raison pure*, in *Œuvres philosophiques*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1980, t. I
Th. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1983
E. Levinas, *Autrement qu'être, ou au-delà de l'essence*, Paris, Le Livre de Poche, 1990
F.W.J. Schelling, *Le système de l'idéalisme transcendantal*, Louvain, Peeters, 1978
B. Spinoza, *Éthique*, Paris, GF, 1965

Abstrait

* L'adjectif « abstrait » qualifie toute qualité d'ordre général considérée indépendamment des représentations ou des objets particuliers où elle est présente. Une idée ou une notion abstraites sont en ce sens le résultat d'un procédé intellectuel spécifique, par lequel une seule et même propriété est détachée d'une pluralité d'objets singuliers. L'usage courant du terme insiste sur l'absence de rapport immédiat avec la réalité; cette absence n'est toutefois qu'apparente, et une qualité abstraite est toujours tirée d'un objet réel, même si elle contient un degré de généralité supérieur à celui-ci. Une notion abstraite – le bien, le beau par exemple – peut selon les philosophes être interprétée comme une réalité séparée, ontologiquement distincte des objets dont elle est tirée; comme une notion strictement intellectuelle sans existence réelle; comme un mot, qui n'a pas de contenu autre que celui que lui confère son utilité linguistique. Enfin, on parle d'art abstrait pour désigner une conception de l'art qui refuse toute imitation de la réalité sensible et se construit par le seul jeu des qualités plastiques de l'œuvre (formes, couleurs).

** L'histoire des entités abstraites commence par la critique qu'Aristote fait de la théorie platonicienne des Idées (*Métaphysique* XIII). Alors que Platon considère que la réalité réside dans des Idées abstraites dont les objets sensibles ne sont que des copies, Aristote dénie tout contenu ontologique réel à de telles Idées, la seule réalité résidant dans les substances particulières. La controverse traverse tout le Moyen Âge, où l'on voit apparaître, avec Guillaume d'Occam, une troisième solution, le nominalisme: celui-ci réduit les idées abstraites aux noms qui les expriment. Dans la pensée classique, le problème de l'abstraction oppose les tenants du rationalisme, qui considèrent avec Descartes que l'abstrait est réel, et les philosophes empiristes (Locke, Hume, Berkeley) qui rejettent les entités abstraites du fait de l'impossibilité d'en avoir une expérience sensible. Pour Hegel, un concept est abstrait quand il est conçu en dehors de la relation avec d'autres concepts qui le déterminent. L'adjectif désigne dans la *Phénoménologie de l'esprit* les concepts de l'entendement, ici pensé comme le produit d'un formalisme oublieux du devenir concret, que

seule la raison saisit en sa formation. Cette dimension péjorative du terme se retrouve dans un contexte différent chez Bergson. L'*Essai sur les données immédiates de la conscience* reconnaît que l'abstraction est un outil commode et nécessaire ; mais il en fait surtout la cause de la plupart des faux problèmes, et d'une déformation de la réalité que seule l'intuition peut corriger. La phénoménologie de Husserl a donné au concept une nouvelle ampleur, en le définissant comme l'acte par lequel un contenu abstrait est distingué, c'est-à-dire par lequel il n'est sans doute pas séparé, mais devient l'objet propre d'une représentation intuitive dirigée sur lui (*Recherches logiques*)

Concret

* « Concret » se dit d'un objet quand la réalité de celui-ci est pleinement attestable, par l'expérience directe ou indirecte, par la perception sensible ou par tout autre moyen de connaissance susceptible d'en percevoir l'indiscutable réalité. Ce qui est concret est situable dans l'espace et le temps et comporte des déterminations clairement identifiables. En ce sens positif, l'adjectif est un synonyme de réel. C'est d'ailleurs en cette acception quelque peu détournée qu'il est le plus communément utilisé. On lui adjoint généralement une dimension de proximité et d'immédiateté, qui lui confère une valeur quasi absolue, notamment dans le discours politique contemporain. La philosophie, de son côté, considère rarement cette notion pour elle-même, puisqu'elle n'a, si l'on refuse son sens trivial, aucune signification en dehors de son opposition à l'abstrait. À noter l'expression d'« art concret », inventée par Van Doesburg en 1930. S'appuyant sur la suprême réalité des couleurs et des formes, cet auteur prétend qualifier ainsi ce qu'on appelle généralement l'art abstrait.

** Hegel est l'un des seuls philosophes à avoir consacré un développement original à l'idée du concret. Prenant à revers la conception vulgaire, Hegel considère que ce qui est immédiatement donné par la sensibilité constitue la réalité la plus pauvre, et ce sens la moins concrète (*Phénoménologie de l'esprit*). Un concept est concret quand il est conçu rationnellement comme unification de ses différentes déterminations

abstraites. Le rationnel, en tant qu'il est la réalité aboutie, est le vrai concret (*Science de la logique*).

Abstrait/Concret

Si l'on conçoit ces deux termes dans leur signification proprement philosophique, le débat qui les oppose recoupe largement celui qui met en rapport le réalisme et l'idéalisme. Autrement dit: la question est de savoir qui, de l'abstrait ou du concret, étant entendu que l'un ne va pas sans l'autre, peut revendiquer la primauté logique et ontologique. Doit-on, avec Aristote et l'ensemble des courants qui s'en réclament, considérer que seul le concret, c'est-à-dire l'individu ou la substance, ont une réalité authentique, l'abstraction relevant d'une existence inférieure? Doit-on faire considérer la réalité la plus haute dans l'abstraction pure des Idées, comme nous invite à le faire Platon? Plusieurs issues sont possibles à ce débat ancien – généralement qualifié de querelle des Universaux –, qui traverse toute l'histoire de la philosophie. On peut, comme le fait magistralement Hegel, renverser la perspective en montrant comme l'effectivité du concret naît du jeu déterminant des abstractions. On peut aussi, plus simplement peut-être, montrer en quoi un concept compréhensible du réel implique la collaboration d'une perception du concret sensible et d'une organisation abstraite qui ne peut provenir que de l'esprit humain. L'idéalisme transcendantal kantien représente à ce titre une solution acceptable, qui évite à la fois le culte de l'abstrait et celui, tout aussi contestable, du concret.

On doit remarquer que cette opposition, quand elle apparaît en dehors du contexte de la philosophie, aboutit presque systématiquement à un déni de l'abstraction. Toute pensée, toute idéologie, toute réflexion qui voudrait atteindre un certain degré de généralité et qui, dans ce but, utiliserait un vocabulaire technique, est souvent condamnée, au nom du concret et de sa puissance d'évocation. Sous cette forme, le débat est peu fertile en enseignement utile. Mieux vaut, même si c'est pour *in fine* consacrer la supériorité ontologique de la réalité sensible,